

13 mai 2022

Un document méconnu de l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes : la scala copto-arabe H. 199 de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier

Nathalie BOSSON

Université de Genève, Centre Paul-Albert Février (Aix-Marseille Université),
École du Louvre, Institut catholique de Paris

Nota. Pour retrouver les autres conférences de ce colloque : dans la page d'accueil (<https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>) cliquer sur "Rechercher un document" et dans la fenêtre qui s'affiche, entrez le mot-clé : COLL2022

MOTS-CLÉS

COLL2022, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, *scalae* coptes, Scala de Montpellier, grammaire copte, onomasiologie copte, lexiques coptes, Claude Saumaise, Jean IV Bouhier, Gabriel Prunelle, Champollion.

RÉSUMÉ

Que sait-on de la scala copto-arabe H 199 inédite de l'École de Médecine de Montpellier, de sa commande, au XVII^e siècle, par Nicolas-Claude Fabri de Peiresc auprès de l'un de ses émissaires en Égypte, puis de son parcours en France, de Dijon à Montpellier ? Comment ce manuscrit, le seul du genre à être conservé dans une bibliothèque autre que celle de la Bibliothèque nationale de France, se situe-t-il au sein du corpus des *scalae* coptes, ouvrages grammaticaux et lexicaux élaborés par les Coptes aux XIII^e et XIV^e siècles, qui furent déterminants dans le déchiffrement de la langue égyptienne par Champollion et l'apprentissage de la langue copte dès le XVII^e siècle ? Que peut-on dire de la typologie de ces ouvrages médiévaux, de leurs auteurs, de leurs rôles ? Autant de questions et de problématiques auxquelles l'article tente d'apporter des réponses.

Voici les rudiments d'autrefois qui portent au grand jour
les énigmes de la langue de l'Égypte
(Vatican Copte 71, f. 11r ; *Préface* de Jean de Samanoud)

1. Les *scalae* coptes, « outils du désespoir » au service d'une discipline naissante : la problématique historique et l'arrivée à Montpellier de la scala copto-arabe H 199

Il faut se reporter à la sphère de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) et aux années 1635-1636, années fastes, où notre attachant curieux, à la fin de sa vie, reçoit, enfin, d'une autre source des documents coptes similaires à ceux que possède le Romain

Pietro della Valle (1586-1652), qui se refuse obstinément à les lui communiquer. Une sorte de « rivalité intellectuelle » s'était en effet installée entre eux, P. della Valle s'étant réservé la publication des documents coptes qu'il avait rapportés d'Égypte¹.

Peiresc est en effet persuadé que le copte représente le dernier état de la langue égyptienne et, partant, constitue la clé pour « l'intelligence des hiéroglyphes ». Lassé d'attendre ces documents, il se décide à commander au Caire, auprès d'Agathange de Vendôme (ou serait-ce le père capucin Gilles de Loches, la chose n'est pas claire), une grammaire et un vocabulaire coptes. Mieux, Peiresc n'hésite pas à envoyer une ramette de papier à son émissaire pour faciliter la copie des manuscrits, les moines coptes devenant de plus en plus réticents devant ce qu'il faut bien appeler un « pillage » de leurs bibliothèques conventuelles. Le savant russe, Oleg Volkoff (1900-1996), rappelle, en effet, que « le P[ère] Agathange [de Vendôme] avait engagé des scribes qui copiaient des livres pour Peiresc, et celui-ci, insistant toujours pour posséder les originaux, alla jusqu'à expédier, au Caire, deux paquets de papier extra-fin pour faciliter la transcription des textes, les copies ainsi obtenues remplaçant, dans les bibliothèques égyptiennes, les ouvrages enlevés »².

Ces ouvrages coptes, Peiresc les destine à l'humaniste et philologue Claude Saumaise (1588-1653) qu'il apprécie et à qui il en enverra bien d'autres, en même temps qu'il continue à en procurer à son autre espoir, Athanase Kircher (1602-1680). Saumaise, de son côté, s'impatiente tout autant et se fait même de plus en plus pressant :

Ce dessin que j'ai en main de ne pas perdre le goust de mon égyptien, [écrit-il de Leyde à Peiresc, dans une lettre datée du 1^{er} juin 1635] et j'attends toujours en fort grande impatience le lexicon et la grammaire que vous me promettés. Quand viendront-ils ? Les hommes vieillissent en attendant, et espérant, et meurent quelquefois avant que de voir le fruit de leur attente. Cet honneste homme qui est à Rome, et qui vous promettoit le sien dans quatre mois, nous a baillé des paroles³.

Les attentes de Saumaise finissent par être comblées le 23 novembre de cette même année 1635, comme nous l'apprend la missive de Peiresc à Jacques Dupuy (1591-1656), datée du 4 décembre :

J'ay receu votre despeche du 23 où j'ay esté bien ayse d'apprendre que les deux volumes Cophites des Evangiles et du vocabulaire vous ayent esté rendus bien conditionnez et que Mr de Saumaise les ayt eus pour agreables, et qu'il ne soit pas encor en estat de partir pour la Bourgoigne⁴.

Cet « honnête homme » n'est autre que Pietro della Valle, l'un des premiers spécialistes de l'assyriologie et passé à la postérité pour avoir fait connaître l'angora turc, qu'il introduisit en Italie en 1620 et qu'il avait ramené de Perse. La description qu'il fait de cet animal plut tant à Peiresc qu'il en réclama et ainsi débuta l'un des premiers élevages félines connu en France⁵. Peiresc voua une passion pour ces animaux, qu'il offrait parfois pour « capter la “bénévolence” de ses interlocuteurs »⁶.

¹ Sur cette lutte intellectuelle, voir AUFRERE, « Lutte » 1999, et en particulier 103-104 (« La scala copto-arabe de Montpellier »). Ajouter Id., « Lettrés et “curieux” du Midi aux prises avec le mystère des hiéroglyphes (XVII^e-XVIII^e siècles) » (§ 2), ici même.

² Cf. VOLKOFF, *Recherche* 1970, 44. Voir aussi AUFRERE, « Lutte » 1999, 103.

³ Cf. Id., *Momie* 1990, 278-279.

⁴ *Ibid.*, 279.

⁵ Cf. les sites internet « La plume d'argent » (<http://www.laplumedargent.com/histoire.html>) ; « Le monde des chats » (<https://chats-monde.fr/persan/>).

⁶ Cf. AUFRERE, *Momie* 1990, 314.

Les « deux volumes coptes » – on disait encore *copte/cofte* à l'époque – ne sont autres que notre scala de Montpellier, qui porte l'ex-libris de Saumaise.

On retiendra un autre point de cette missive : Claude Saumaise⁷, à l'immense érudition, était bourguignon. Le Dijonnais, comme on va le voir, joue un rôle majeur dans notre histoire. À la mort de Saumaise, le 3 septembre 1653 à Spa, ses archives et une partie de sa bibliothèque furent léguées par son second fils, Claude Saumaise, à l'érudit et collectionneur Philibert de la Mare (1615-1687), ami de Saumaise père, et à Jean-Baptiste Lantin⁸ (1620-1695), tous deux conseillers au Parlement de Dijon⁹. Une partie de cette bibliothèque intégra, par la suite, celle de la riche famille de bibliophiles éclairés, les Bouhier, magistrats au Parlement de Bourgogne qui, pendant près de deux siècles (du XVI^e au XVIII^e siècle), s'attacha à l'enrichir.

On doit essentiellement à Jean IV Bouhier (1673-1746), le plus célèbre de la lignée, – le chiffre IV distingue les Bouhier entre eux, car tous portaient le prénom de Jean¹⁰ –, d'avoir accru quantitativement et qualitativement la bibliothèque Buhérienne¹¹, à laquelle Louis XV, par lettre patente de 1722, fera remettre un exemplaire de tout ouvrage sortant des presses de l'Imprimerie du Louvre¹². Membre de l'Académie Française sur le fauteuil duquel succèdera Voltaire, Jean IV, remarquable bibliophile, n'hésitait pas à annoter ses livres.

Gloire de Dijon, la bibliothèque familiale, en 1721, était constituée de 31 652 imprimés et 2 010 manuscrits¹³. À la mort de Jean IV, son gendre, François-Gabriel-Bégnine de Chartraire (1737-1781), marquis de Bourbonne, également président à mortier au Parlement de Dijon, en hérita. Le gendre du second marquis de Bourbonne, le comte d'Avaux, peu sensible à la valeur d'une telle bibliothèque, la vendit en 1781 à l'abbaye de Clairvaux pour 135 000 livres, l'équivalent de 2 millions 500 000 euros, alors qu'elle était estimée à 300 000 livres¹⁴, invendable à ce prix.

On peut lire, sous la plume de Gabriel Peignot (1767-1849), bibliographe considéré comme le plus savant de son siècle : « Quand ce beau monument disloqué et renfermé dans des caisses, quitta l'hôtel de Bourbonne pour gagner la route de Clairvaux, ce fut un jour de deuil pour les Dijonnais ; toute la ville manifesta hautement son mécontentement et ses regrets¹⁵. »

Ce « sacrilège » fit l'objet d'une épigramme du Bourguignon, Alexis Piron (1689-1773), ennemi juré de Voltaire, qui ne rend guère justice, il faut le dire, à la qualité de la bibliothèque conventuelle de Clairvaux que fréquentaient les savants, dont Voltaire en personne :

⁷ Voir notamment, sur cette figure, LEROY, *Saumaise* 1983.

⁸ Pour sa biographie et le catalogue de sa bibliothèque, cf. PAPILLON, *Bibliothèque* 1745, I, 382-384. Son père, Jean-Baptiste Lantin, s'était acquis l'amitié de Peiresc lors d'une affaire criminelle importante à Aix, dont il avait la charge de la procédure (cf. LEROY, *Saumaise* 1983, 382).

⁹ Voir PAPILLON, *Bibliothèque* 1745, II, 287.

¹⁰ On doit à RONSIN, *Bibl. Bouhier* 1971, d'avoir proposé des numéros d'ordre afin d'éviter toute confusion entre les membres de cette famille au nom et prénom identiques.

¹¹ Elle se trouvait dans l'hôtel particulier de la famille, 12 rue Vauban, actuelle rue Saint-Fiacre à Dijon.

¹² Cf. CAMES, « Trésor » 2004-2005, 15.

¹³ Loc. cit.

¹⁴ Voir RONSIN, *Bibl. Bouhier* 1971, 140 ; DES GUERROIS, *Le Président Bouhier* 2020, 27 ; NIEPCE, « Mss de Lyon » 1879, 460 ; et surtout HARMAND, *Notice* 1844, 21-22 : « Et c'est ainsi qu'on vit un rejeton de la maison de Mesmes oser préférer de l'or aux trésors du génie », écrit HARMAND, *op. cit.*, 21.

¹⁵ PEIGNOT, « Souvenirs » 1836, 171.

Adieu riche bibliothèque,
 Dépôt du génie et de l'art :
 Du grand prophète de la Mecque
 Va trouver les fils chez Bernard.
 Sur tes ballots je veux qu'on lise,
 N'en déplaie au fripier d'Avaux,
 Trésor livré par la sottise
 À l'ignorance de Clairvaux¹⁶.

Le sort de cette bibliothèque prestigieuse n'était pas encore mis à fin... L'abbaye de Clairvaux ayant été déclarée bien national en 1795, elle fut confisquée, puis transférée à l'abbaye Saint-Loup, de Troyes, où elle demeura jusqu'à la fin de la Révolution française, avant d'appartenir à la bibliothèque municipale troyenne¹⁷.

Pour couronner le tout, elle finit éparpillée entre Paris¹⁸, Dijon, Langres, Troyes, Londres (British Museum), Sydney (University Library), Lyon et Montpellier, qui possède, grâce au médecin érudit, Gabriel Prunelle (1777-1853)¹⁹, le deuxième grand in-folio du catalogue de la bibliothèque établi de la main même de Bouhier²⁰ en 1721, dédié aux manuscrits et se terminant par une table des auteurs du premier volume répertoriant les imprimés, aujourd'hui à la Bibliothèque Municipale de Troyes²¹. Le quart des quelques 900 manuscrits conservés à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier provient du fonds Bouhier, dont Albert Ronsin lui consacre une étude approfondie, publiée en 1971 dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Dijon*. Fait notable, les deux tiers de cette collection unique remontent au Moyen Âge²². Cela étant, il ne s'agit pas ici d'exposer à nouveaux frais l'histoire de la Bibliothèque de l'École de Médecine, mais de se concentrer sur les pérégrinations de la scala de Montpellier²³.

À l'orée du XIX^e siècle, le littérateur Simon Chardon de la Rochette (1753-1814) et ses collaborateurs, le bibliophile éclairé, Gabriel Prunelle, et l'ancien bénédictin, Jean-Baptiste Maugérard (1735-1815)²⁴, mandatés par le ministre de l'Intérieur d'alors, le Lozérien Jean-Antoine Chaptal (1756-1832), examinèrent les dépôts du Mans, de

¹⁶ Sur la citation de Peignot et l'épigramme de Piron, HARMAND, *Notice* 1844, 21.

¹⁷ Sur la bibliothèque Bouhier, voir RONSIN, *Bibl. Bouhier* 1971. La bibliothèque municipale de Troyes conserve un inventaire des manuscrits qui ont été prélevés en 1804 par les commissaires nommés par le gouvernement (Prunelle et Chardon de la Rochette), au profit de la BnF et de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier : voir notamment, sur la bibliothèque de Troyes et le fonds Bouhier, HARMAND, *Notice* 1844, 19-27.

¹⁸ La majorité des livres composant le fonds Bouhier de la BnF sont reliés en veau blond aux armes des Bouhier (armes représentant un bœuf) ; la partie la plus récente de la Bibliothèque Bouhier est, quant à elle, reliée aux armes de Chartraire de Bourbonne (armes représentant une tour).

¹⁹ Appartenant à l'École de santé de Montpellier, G. Prunelle fit partie du corps expéditionnaire qui se rendait en Égypte, mais, arrêté à Malte, il dut revenir en France en échappant à la vigilance des Anglais ; cf. DULIEU, « Prunelle » 1981, 60.

²⁰ Inventaire H 019.

²¹ Inventaire BM 0017.

²² Cf. CAMES, « Trésor » 2004-2005, 15.

²³ On peut avoir un aperçu de cette histoire dans la communication prononcée par Hélène LORBLANCHET (« Bibliothèque » 2007) devant l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 2006.

²⁴ « Le fameux pilleur de bibliothèques, mais pour le plus grand profit de celle de l'évêque de Metz qu'il organise » : GODEFROY, *Bénédictins* 1918, 251.

Chartres, de Dijon, d'Auxerre et de Troyes²⁵. Prunelle et Chardon de la Rochette se présentèrent à Troyes, en 1804. Leur travail de récolement dura trois mois, tous les ouvrages prélevés devant être initialement remis à la Bibliothèque nationale. Mais Chaptal et Prunelle ayant, par le truchement de la médecine, un lien intellectuel et affectif étroit avec Montpellier, le premier accorda au second, chagriné de ne pouvoir conserver les manuscrits, la faveur d'en sélectionner une partie au profit de la Bibliothèque de l'École de Médecine. C'est ainsi que 2 500 imprimés et 350 manuscrits du fonds Bouhier vinrent enrichir, au-delà de toute espérance, cette prestigieuse bibliothèque²⁶. De nombreux trésors y sont conservés, notamment le célèbre *Codex Fuxensis* (H 86 = inv. Bouhier C. 6) daté du XI^e siècle, ainsi qu'une copie de celui-ci faite au siècle suivant (H 32). Il s'agit d'un manuscrit de la version latine due à saint Jérôme (347-420), de la *Chronique* grecque d'Eusèbe de Césarée (265-341), aujourd'hui perdue. Cette chronique compile, entre autres, la chronologie égyptienne établie à partir de l'épitomé des *Ægyptiaca* de Manéthon de Sebennytos, qui remonterait au II^e siècle avant notre ère²⁷.

Quelle motivation a présidé au choix du bel esprit qu'était Prunelle dans la constitution du fonds ? Fonds remarquable constitué de livres rédigés dans non moins de trente-huit langues différentes : syriaque, russe, tibétain, arabe, grec, latin, copte, etc. Selon Mireille Vial, conservatrice du fonds ancien de la Bibliothèque : « C'est Prunelle qui a conforté l'admirable cohésion de la collection aussi bien des manuscrits que des imprimés. Il est sans doute vrai que la collection Bouhier, d'où la montpelliéraine est issue en grande partie, était déjà constituée dans ce sens. Mais lorsqu'on voit que les éditions imprimées répondent régulièrement aux textes manuscrits, qu'éditions critiques et commentaires savants côtoient les meilleures éditions de textes, on est forcé de reconnaître une volonté délibérée²⁸. » On en déduit, dans l'esprit de ce médecin d'une érudition impressionnante, héritier de la vision humaniste des Lumières, où le livre occupait une place centrale, que la scala de Montpellier répondait à la *Lingua Ægyptiaca restituta* d'Athanase Kircher. Car tel devait être, selon Prunelle, le profil d'un bon médecin :

L'éducation du médecin doit commencer par l'étude des belles lettres et des sciences naturelles et physiques (...) l'instrument de travail fondamental c'est une bibliothèque (...). Quelle que soit la nature de vos études, les livres seront toujours un auxiliaire indispensable aux leçons que vous entendrez (...). Il faut qu'un médecin connaisse le meilleur ouvrage en chaque matière²⁹ !

La scala de Montpellier s'avère par conséquent un témoin exceptionnel à plus d'un titre, non seulement par son cheminement singulier – de la Provence de Peiresc en passant par Dijon, à Montpellier –, mais aussi parce qu'elle est la seule en France à être conservée dans une bibliothèque autre que la Bibliothèque nationale de France, ce qui relève du miracle, ou plutôt de l'intelligence d'un homme : Prunelle³⁰.

²⁵ Cf., notamment, NIEPCE, « Mss de Lyon » 1879, 442-449 et 460-464.

²⁶ CAMES, « Trésor » 2004-2005, 16. NIEPCE, « Mss de Lyon » 1879, 461, parle de « plus de trois cent vingt ».

²⁷ DEPUYDT, « Glosses » 2001. *Fuxensis*, car possession autrefois du Collège de Foix à Toulouse. Voir aussi AUFRERE, « Apothicaires » 2019, 29.

²⁸ Voir VIAL, *Prunelle* 2003, 5.

²⁹ Cf. AUFRERE, « Apothicaires » 2019, 29.

³⁰ Seule une petite dizaine de collections anciennes, antérieures au XIX^e siècle, se trouvent encore dans les bibliothèques universitaires françaises, dont la moitié à Paris.

2. La problématique scientifique

2. 1. Le contexte historique

L'un des résultats notables de l'invasion de l'Égypte par les Arabes en 641 fut la disparition progressive du copte, langue nationale du pays, au profit de l'arabe. Celle-ci ne prolongera son existence que dans la liturgie, où les Psaumes sont aujourd'hui toujours chantés en copte. Au VII^e siècle, l'Égypte parlait copte, au XII^e, elle parlait arabe. Mais dès le XI^e siècle, l'arabe devient la langue des lettrés, celle des écrivains. Cela étant, le copte reste indispensable aux ecclésiastiques pour la lecture des textes anciens, notamment hagiographiques, et pour la célébration de la liturgie – il fallait savoir lire dans le texte les livres liturgiques et en priorité la Bible. Il n'existait alors aucune grammaire.

2. 2. Qu'entend-on exactement par *scala* ?

Au XIII^e siècle, les Coptes connaissent une renaissance intellectuelle et littéraire, s'inscrivant très probablement dans l'élan général des XIII^e et XIV^e siècles qui voient naître l'élaboration de glossaires ; la France, par exemple, ne produira des dictionnaires au sens propre du terme qu'aux XV^e-XVI^e siècles, sous l'impulsion des premiers humanistes. C'est ce qui, vraisemblablement, explique l'apparition des œuvres coptes que les savants européens appelèrent *scalæ*, terme latin devenu générique signifiant *échelles*, que les lettrés coptes eux-mêmes ont repris des Arabes.

Ces documents normatifs matérialisent donc les efforts entrepris par une poignée d'érudits entre le milieu du XIII^e et le milieu du XIV^e siècle pour sauvegarder leurs connaissances grammaticales et lexicales menacées par l'usage grandissant de l'arabe. Cet ultime sursaut identitaire se concrétise, non dans l'ensemble de leurs dialectes – le copte ayant été une langue fortement dialectalisée –, mais dans les deux langues qui étaient encore parlées, à savoir le bohairique (de l'arabe *Buhaira* signifiant Basse-Égypte, langue liturgique officielle de l'Église copte depuis le XI^e siècle), et le sahidique (de l'arabe *Sa'id* signifiant Haute-Égypte, qui a joui de cette prérogative jusqu'à cette date).

Or, les quelques 150 *scalæ* connues recouvrent deux réalités bien distinctes. Si, en Europe, le terme *scala* désigne un volume pouvant contenir grammaires et vocabulaires – on va parler de la *scala* de Montpellier, bien qu'en réalité le manuscrit réunisse une grammaire et deux vocabulaires d'origine différente –, les Coptes distinguent, quant à eux, clairement la première partie, grammaticale, qu'ils appellent *muqqadima*, c'est-à-dire *Préface*, de la seconde partie, lexicographique, qu'ils nomment *sullam*, littéralement *échelle*, axe central de ces œuvres. *Échelle*, probablement en vertu de l'impression que donnaient les listes de mots, écrits pour le copte de gauche à droite, pour l'arabe de droite à gauche, et dont on connaît trois types : copte-arabe, grec-copte et copte-grec-arabe.

Précisons, toutefois, que l'image qu'on a des *scalæ* est, à ce jour, partielle. Il n'existe, en effet, aucun inventaire exhaustif de ces ouvrages. On ne compte aujourd'hui que la transcription de la *scala* Copte 44³¹ de la Bibliothèque nationale de France³² (en langue sahidique), éditée en 1930 et dont la traduction en français n'est

³¹ MUNIER, *Ms copte 441930*.

³² MALLON, « Catalogue » 1910, 61-78. Papier, 190 ff. *Scala* datée de 1105 ère des Martyrs (1389). Composée de : 1^o (f. 1-23r) *Scala ecclésiastique* de Samanoud en sahidique ; 2^o Préface du même en sahidique ; 3^o vocabulaire anonyme (le même que dans la *scala* 43) ; 4^o grammaire d'Athanase de Qous en sahidique ; 5^o grammaire d'Athanase de Qous en

parue qu'en 2002 et 2006³³ ; ainsi que l'édition et l'étude de la dernière préface grammaticale originale attestée, publiées en 1972. Nous allons y revenir.

Précisons, enfin, que la diversité observée au sein de ces compositions, dans leur contenu, l'agencement des chapitres, la présence ou l'absence de tel ou tel thème, les différentes combinaisons de langues, doivent certainement être le reflet de préoccupations philosophiques locales, voire de traditions variées auxquelles appartenaient leurs rédacteurs.

2. 3. La *muqqadima* (Préface) : la partie grammaticale

Deux points d'ancrage caractérisent la *muqqadima*. D'une conception initialement paradigmatique, elle passera à une catégorisation typiquement arabe de la grammaire. Pour le dire autrement, la *muqqadima* évoluera d'un esprit encore plus ou moins égyptien, peu marqué par l'approche arabe de la grammaire, vers un concept arabe.

On retiendra que les préfaces grammaticales respectent toutes, y compris la première, le principe de tripartition propre à la grammaire arabe, à savoir : verbes, noms, particules. Mais l'application des catégories grammaticales arabes à la description de la langue copte ne peut rendre compte des principes linguistiques de cette dernière, le copte n'étant pas une langue sémitique, mais agglutinante, à l'instar du turc, du japonais ou du basque. Quant aux rares parties syntaxiques, elles se montrent, sauf exception, élémentaires et confuses, au point qu'on se demande si ces grammairiens coptes, totalement arabisés, possédaient encore une connaissance approfondie de leur langue d'origine.

2. 4. Le *sullam* (Échelle) : la partie lexicographique

Concernant le *sullam*, les listes de vocabulaires relèvent de trois types : le lexique onomasiologique ou thématique, caractérisé par le principe de l'association d'idées, prétendument d'origine égyptienne ; le lexique alphabétique ou glossaire, d'origine grecque ; le vocabulaire rimé, de tradition arabe. Deux enjeux ont motivé la réalisation de cet outil : l'apprentissage des connaissances essentielles des livres fondamentaux de la Bible et l'acquisition d'une vision synthétique du monde.

Les vocabulaires se présentent sous la forme de listes *bilingues* – copte-arabe (par copte, il faut comprendre aussi bien les mots d'origine autochtone, donc tant égyptienne que grecque) – ; plus rarement *trilingues* – grecque-copte-arabe – ; voire très rarement *monolingues*³⁴.

Ces listes sont riches de renseignements uniques en matière de lexiques spécialisés : sur Dieu et ses attributs philosophiques – toutes les *scalæ*, sans exception, débutent par ce chapitre –, sur les noms des ciels et des étoiles, la botanique, la géographie, les animaux, les pierres précieuses, les femmes (réduite à des considérations de taille, petite ou grande ; d'âge, jeune ou vieille ; de maternité, enceinte, allaitant ou sage-femme ; de célibataire, fiancée ou épouse), les vices et les vertus – nombreuses, on s'en doute... –, les lexiques de certains livres bibliques, etc.

bohaïrique ; 6^o Préface de Samanoud en bohaïrique ; 7^o *Scala ecclésiastique* du même en bohaïrique.

³³ KHOUZAM, *Ms copte 44* 2002-2006.

³⁴ La Bibliothèque Vaticane en conserve plusieurs exemples.

2. 5. Les figures-phares

Que savons-nous des principales figures phares³⁵, au nombre de sept, de ces points d’ancrage philologique et lexicographique ? Paradoxalement, pas grand-chose. Parfois juste le nom, mentionné au détour d’une *Préface*.

L’œuvre de chacun de ces pionniers forme le maillon d’une chaîne, chacun reprenant, en effet, le travail de son prédécesseur, en s’efforçant de faire mieux. Seul, le dernier maillon de cette chaîne se distingue par l’originalité de son approche qui, pourtant, restera lettre morte parmi les auteurs postérieurs.

Les six premiers traités, portant tous sur le bohairique, sont apparus au milieu du XIII^e siècle, en à peine une trentaine d’années. Sans jamais supplanter le modèle initial du patriarche Jean de Samanoud, certains vont en perfectionner la *Préface*, d’autres simplement la retoucher ; d’autres, encore, vont innover en adoptant le modèle arabe du vocabulaire. Tous les épigones de Samanoud sont contemporains et auraient obéi à l’impulsion du plus jeune frère Al-’Assal³⁶. Tous s’attacheront à lui donner un vernis plus ordonné, plus arabe.

Quant au dernier traité, traitant du sahidique, il a vu le jour un siècle plus tard, dans la région de Qous, en Haute-Égypte.

1^o L’évêque Jean de Samanoud (fl. 1240-1260)

L’œuvre pionnière et fondatrice de l’évêque Jean de Samanoud (ville de Basse Égypte), composée en arabe et en bohairique, forme le pilier des *scalæ* à venir. L’historique de cette œuvre est résumé dans la *scala* Copte 47 de la BnF (f. 1) :

La langue copte ayant disparu de la conversation, les Pères éminents ont déjà composé une *scala*, dans laquelle ils ont réuni tout le langage, noms et verbes. Leur but était de fournir un instrument parfait de traduction. Mais, des personnes ont trouvé ce livre par trop volumineux. En apprendre une partie ne suffit pas à leur intention ; l’apprendre en entier, c’est chose ennuyeuse, qui coûte trop à leur paresse et à leur insouciance. Aussi a-t-il été nécessaire que ces maîtres de la science composent une traduction des livres ecclésiastiques nécessaires à la liturgie. Ce sont les livres de Dieu en usage dans l’Église orthodoxe : les Évangiles, les Lettres de saint Paul, l’Épître catholique, les Actes, les Psaumes, les Cantiques, les Théotokies [c’est-à-dire les offices de la Sainte Vierge pour laquelle les Coptes ont une vénération toute particulière], les Messes et ce qui les accompagne. L’auteur a commencé par l’Évangile de saint Jean, à cause de sa facilité, pour encourager l’étudiant³⁷.

Sa *Préface* reste cependant succincte, réduite aux rudiments de la langue copte bohairique : à sa décharge, disons qu’elle a le mérite de la brièveté. Elle se veut davantage une introduction grammaticale permettant de mieux appréhender le lexique qui suit, dont les mots ne sont pas classés alphabétiquement ou selon un ordre logique, mais répertoriés au fil de la lecture des textes bibliques et liturgiques les plus employés, d’où son nom de *Scala ecclésiastique*³⁸. L’inconvénient de ce type d’absence de classement est évident...

³⁵ On verra à ce sujet essentiellement MALLON, « Savants » 1906-1907, I et II, et les nombreux travaux d’Adel SIDARUS, notamment « Medieval Coptic Grammars in Arabic » 2001.

³⁶ MALLON, « Savants » 1906-1907, II, 214, et l’introduction à la *Scala* rimée conservée dans le manuscrit BnF Copte 51.

³⁷ La traduction est donnée par MALLON, « Savants » 1906-1907, I, 121.

³⁸ Cette désignation devenue générique ne se trouve en réalité que dans le manuscrit BnF Copte 44, f. 30.

Un contemporain de Samanoud, Abu l-Farag Ibn al-'Assal (je vais y venir), prétend dans sa *Préface* que Samanoud ne fut pas l'inventeur de la scala copto-arabe, mais qu'il avait eu des devanciers au XI^e siècle qui, inquiets du sort de leur langue, « avaient voulu enfermer dans leurs *scalæ* toute la langue et tous les mots de la conversation ordinaire et leurs listes avaient atteint de telles proportions qu'il était impossible de les apprendre »³⁹. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Samanoud s'est restreint aux textes liturgiques qui importaient alors davantage.

Ce modèle samanoudien de scala aux principes élémentaires, qui va se fossiliser sitôt porté sur le papier, fut le plus recopié de tous, sans doute en vertu de la permanence en toutes choses, caractéristique de l'esprit copte, voire de sa valeur « identitaire » (c'est-à-dire en raison de son caractère plus profondément « copte »), d'acte de piété envers le premier maître, en vertu d'une « sacralisation » du savoir. L'ethnologue Cérés Wissa Wassef écrivait : « Les Égyptiens ne renonçaient jamais à ce qui, une fois, avait été institué ; ils juxtaposaient ou superposaient mais ne supprimaient jamais⁴⁰. »

Athanase Kircher fera connaître Samanoud en publiant sa *Préface* dès 1636, dans son *Prodromus Coptus Ægyptiacus* (p. 281-332), puis, en 1644, dans sa *Lingua Ægyptiaca restituta* (p. 1-20), d'après un manuscrit du Vatican rapporté d'Égypte par Pietro della Valle en 1613 (Vatican Copte 71)⁴¹.

2^o Al-As'ad Abu l-Farag Ibn al-'Assal († av. 1265)

Issu d'une famille noble du Caire et haut fonctionnaire dans l'administration ayyoubide de l'Égypte, Abu l-Farag Ibn al-'Assal déploya une activité littéraire entre 1231 et 1253. Il avait deux frères écrivains renommés. A-t-il connu Samanoud ? Possible. Ce qui, en revanche, paraît certain, c'est qu'il a dû avoir sous les yeux la *Préface* samanoudienne qui lui a servi de canevas, tant les similitudes sont nombreuses malgré les améliorations apportées. D'une grande érudition, il mêla dans son œuvre aussi bien le bohaïrique que le sahidique, la rendant ainsi unique.

3^o Mu'taman Abu Ishaq Ibrahim Ibn al-'Assal

Le plus jeune frère d'Abu l-Farag Ibn al-'Assal, Abu Ishaq Ibrahim Ibn al-'Assal, s'illustra avec la *Scala rimée*, composée vers 1263-1264, restreinte aux livres liturgiques, qu'Athanase Kircher publia partiellement dans sa *Lingua Ægyptiaca* (p. 273-495) sous la désignation de *Scala Electa*. Intitulée par son auteur « La scala rimée et l'or raffiné de ses mots », elle rompt avec celle des autres épigones, en ce qu'elle suit un classement alphabétique, à la mode arabe : autrement dit un classement s'opérant à la fois par la dernière lettre, – de manière systématique – et par la première, avec parfois des ruptures dans l'ordre des chaînes de mots. En réalité, sa scala n'avait rien de commun avec une œuvre en rimes, et n'était pas non plus un dictionnaire au sens où nous l'entendons.

4^o Ibn Katib Qaysar († c. 1263-1265)

D'Ibn Katib Qaysar, contemporain de Samanoud et des frères Al-'Assal, nous ne savons pas grand-chose non plus, sinon qu'il était un spécialiste des textes bibliques et qu'Abu Ishaq Ibrahim Ibn al-'Assal le mentionne dans son introduction. Sa *Préface*, également reproduite dans la *Lingua Ægyptiaca* (p. 20-37), est assez semblable à celle de Samanoud. Elle se distingue, néanmoins, par l'adjonction d'une partie portant sur la syntaxe, là où les autres auteurs se cantonnent à la morphologie.

³⁹ MALLON, « Savants » 1906-1907, I, 120 ; BnF Copte 51, f. 34v^o.

⁴⁰ WISSA WASSEF, *Pratiques* 1971, XIII-XIX.

⁴¹ Pages 2-20. Il s'agit probablement de celle qui est analysée dans le *Codex Liturgicus*.

5° Al-Wajih al-Qalyubi († apr. 1271)

Le grammairien Al-Qalyubi, que l'on ne connaît également que par Abu Ishaq Ibrahim Ibn al-'Assal, innove en soulignant la particularité agglutinante de la langue copte. Il écrit : « Or il est des langues dont les marques [distinctives sont exprimées] par des voyelles, comme l'arabe. Dans d'autres, ces marques [sont exprimées] par des segments [morphématiques] qui s'ordonnent dans le mot lui-même et la langue copte appartient à ce type⁴². » Sa *Préface* se montre tout aussi originale et plus philologique, l'auteur tentant de dégager des règles générales gouvernant la langue copte.

6° Al-Thiqa Ibn al-Duhayri

La *Préface* d'Ibn al-Duhayri, quant à elle, suit le même modèle que les autres. En revanche, il l'a considérablement enrichie en exemples et a introduit une division en chapitres.

7° Athanase de Qous (fl. 1350-1380)

Un siècle plus tard, l'œuvre grammaticale en sahidique de l'évêque Athanase de Qous, le dernier grand écrivain copto-arabe du Moyen Âge, clôt cette chaîne d'œuvres composites. Sa grammaire sera la plus complète et la mieux structurée de la langue copte. Son chapitre sur la phonétique, en fin de livre, est précieux pour la connaissance de la prononciation du copte à l'époque médiévale. Mais paradoxalement, elle ne connut aucune diffusion, contrairement à celle de Samanoud.

Des compilateurs prendront la relève, non pour créer, développer ou améliorer, mais pour réunir à l'intérieur d'un même manuscrit diverses œuvres de ces promoteurs de la langue copte, comme par souci d'exhaustivité.

2. 6. La scala H 199 de Montpellier⁴³

Édouard Dulaurier (1807-1881), orientaliste toulousain – Toulouse, dont était également originaire Guillaume Bonjour (1669-1714)⁴⁴ –, professeur de malais et de javanais à l'École spéciale des langues orientales, aujourd'hui l'INALCO, et auteur de diverses publications relatives à la langue copte, donne, dans le *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques des Départements*⁴⁵, une description très éclairée des qualités et défauts de l'œuvre de Jean de Samanoud reproduite dans la scala de Montpellier, dont il publie quelques passages. Copie du manuscrit qu'il estime, au demeurant, peu soignée⁴⁶ : son jugement est quelque peu sévère... Il écrit :

Si l'on juge la grammaire de Séménoudi du point de vue où nous placent les habitudes rigoureusement didactiques de notre esprit occidental, on trouvera sans doute qu'elle manque d'ordre et d'unité. L'auteur ne s'est pas astreint à la

⁴² Cf. SIDARUS, « Modèle » 2020, 7 : « Or il est des langues dont les marques [distinctives sont exprimées] par des voyelles (*fa-min al-lugāti mā 'alāmātu-hubi-l-ḥarakāt*) – comme l'arabe. Dans d'autres, ces marques [sont exprimées] par des segments [morphématiques] qui s'ordonnent dans le mot lui-même (*wa-min-hā mā 'alāmātu-hubi-ḥurūfintanzimu fī nafsi l-kalima*) – et la langue copte appartient à ce type. »

⁴³ Parallèles : *Préface* H 199 = Huntington Ms 384 et Ms 590 (Bodleian Library) = Laur. 337 (Florence) = BM Add. 24050 (5) (Londres). *Scala ecclésiastique* H 199 = Laur. 337, 338 (?), 339 (Florence) = *Maresc.* 85 ; BM Or. 1325 (9) (Londres) = Rome, Vatican, un exemplaire (Cod. Liturgique).

⁴⁴ AUFRÈRE et BOSSON, *Bonjour* 2005 ; BOSSON, « Bonjour » 2004.

⁴⁵ Cf. DULAURIER, *Catalogue* 1849, 360-364 et 728-739.

⁴⁶ *Ibid.*, 726 n. 1.

méthode qui classe les mots d'une langue d'après les données de l'étymologie, qui ramène à des lois générales les différentes formes sous lesquelles ils se présentent dans le discours, et qui règle l'emploi de ces formes. Cette méthode est celle qu'ont suivie les autres auteurs égyptiens qui ont écrit sur la grammaire copte, comme Ebn Kateb Kaïsar, Ebn Faheri, etc., et qui ont adopté la triple division en usage dans la grammaire arabe, du nom, du verbe et de la particule. Le système de Séménoudi est moins analytique, mais il fait pénétrer peut-être plus profondément dans le génie de la langue égyptienne et en fait mieux connaître l'organisme. Je dois ajouter que ces préceptes sont énoncés généralement avec une grande clarté, sous une forme aphoristique qui les grave et les fait retenir facilement dans la mémoire⁴⁷.

Dulaurier touche ici du doigt l'un des points fondamentaux : le rôle joué par la mémorisation dans la culture monastique copte. Il a également très bien perçu le caractère plus authentiquement égyptien de cette grammaire⁴⁸, contrairement à celles de ces successeurs qui ont souscrit de façon rigoureuse aux principes des grammairiens arabes.

Cette œuvre de commande de Peiresc, qui fut, en quelque sorte, son lot de consolation, lui qui n'a jamais réussi à avoir accès aux documents de Pietro della Valle, était destinée à servir un projet linguistique précis : le percement du mystère des hiéroglyphes. Elle constitue par conséquent un jalon important dans l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes.

Datée du 27 Messori de l'Ère des martyrs, à savoir du 20 août 1634, elle a été copiée sur un papier vergé, malheureusement non filigrané. La reliure en velours noir indique, selon Édouard Dulaurier, qu'elle provient de la bibliothèque Buhérienne. Pourtant, le manuscrit ne figure nulle part dans le catalogue manuscrit de Jean IV Bouhier ; il n'est pas non plus mentionné chez Niepce, Harmand, Cames ou tout autre savant qui s'est penché sur le sort de cette bibliothèque et la formation du fonds de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier. Quel a donc été le parcours exact de ce manuscrit une fois remis à Claude Saumaise⁴⁹ par Peiresc ? Comment se retrouve-t-il entre les mains de Prunelle ? Si mystère il y a, il m'échappe encore.

On lit l'ex-libris de Claude Saumaise en haut de la première page (1 r^o), et sur les gardes, à la fin (209 r^o), apparemment de la main de Peiresc, les lettres de l'alphabet copte avec leurs équivalents grecs inscrits en caractère minuscule au-dessus.

La scala de Montpellier⁵⁰ se compose de trois parties :

1^o la grammaire de Jean de Samanoud (1-26r^o) ;

2^o la *Scala ecclésiastique* du même Jean de Samanoud (26 v^o-16 v^o) ;

3^o et une autre scala (116 v^o-210), qui s'inspire en partie de la *Scala Magna* d'Abu l-Barakat Ibn Kabar († 1324). Elle représenterait plutôt un stade préparatoire à l'entreprise de ce dernier⁵¹.

⁴⁷ *Ibid.*, 739.

⁴⁸ Cela ne signifie pas pour autant que Samanoud ne suive pas lui aussi une approche arabe de la grammaire : il confond notamment un mode du verbe, l'impératif, avec les trois temps, passé, futur et présent (cf. *ibid.*, 731).

⁴⁹ Pour sa biographie et le catalogue, cf. l'abbé Philibert PAPILLON, *Bibliothèque* 1745, II, 247-286.

⁵⁰ L'introduction arabe se lit à quelques variantes près dans la scala Copte 47 de la BnF.

⁵¹ Cf. SIDARUS, « Onomastica » 1990, 12 et 17, n. 7. Les deux parallèles sont : 1^o Paris Copte 77 (XVI^e-XVII^e siècles), f^{os} 1156 v^o-208 v^o ; H 199 (XVII^e siècle) f^{os} 116 v^o-210). 2^o Vatican, Borgia Copte 14 (XIII^e siècle), f^{os} 117-128 ; Paris, Copte 54 (XIV^e siècle), f^{os} 138-180 ; Vatican Copte 76 (XV^e siècle), f^{os} 220-225 v^o ; Londres, BM Or 8775 (XVIII^e siècle), f^{os} 129 v^o-142 v^o.

Ladite Scala Magna d'Abu l-Barakat, publiée par Kircher dans sa *Lingua Aegyptiaca (Lingua Aegyptiaca restituta, 39-272)*⁵², est la plus achevée de toutes, la plus renommée aussi et la plus utilisée. Avec elle, le champ sémantique s'élargit considérablement par rapport à celui de ses prédécesseurs. En effet, le dessein de son auteur fut de produire une œuvre encyclopédique, comprenant près de 6 000 mots, dans une volonté d'englober le monde sous la forme d'un « catalogue raisonné de l'univers »⁵³. Organisée en dix thèmes – dix « portes » –, des mondes supérieur et inférieur à la sphère humaine, les mots s'enchaînent telle une comptine, une idée en appelant une autre.

3. La problématique de deux versions d'une même source : l'une longue, l'autre abrégée

Avant de conclure, il me semble important de souligner deux autres intérêts de la scala de Montpellier.

En premier lieu, il semblerait que certaines *scalæ* eussent été la forme abrégée de telle autre. Il en irait ainsi de notre manuscrit montpelliérain, lequel serait une version longue, dont la scala de Cambridge (Christ's College, ms 29. 2. 4), de deux ans antérieure, soit de 1632, serait un abrégé. Qu'en est-il exactement ? En a-t-on d'autres exemples ? Les parties omises nous disent-elles quelque chose sur la perception du savoir de son auteur, de la perception du savoir à son époque, des objectifs recherchés ? Je garde espoir de mener à terme, dans un avenir proche, ce travail considérable d'édition et de recherche sur la scala de Montpellier et celle de Cambridge.

Se pose également la question du format de certaines *scalæ* : celle de Cambridge est d'un format très petit, au point de se demander si nous ne serions pas, par ce « format de poche », en présence d'une « scala de voyage » ? Par ailleurs, le copte a été rédigé en rouge, l'arabe en noir, ce qui est tout à fait inhabituel, voire unique.

En second lieu, la scala Copte 77 (XVI^e ou XVII^e siècle) de la BnF, qui était également en possession de Claude Saumaise, serait la copie exacte d'une partie du manuscrit de Montpellier, la pagination des trois parties étant respectées⁵⁴ : toutes deux remonteraient ainsi à un original commun.

Cependant, la scala Copte 77 est incomplète : de la *Préface* de Samanoud (f^{os} 8 à 12), il n'y a que le texte arabe, suivi des seuls mots coptes (f^{os} 13 à 26), la place de l'arabe étant restée en blanc, sauf à de rares endroits ; les deux *scalæ* qui suivent, la *Scala ecclésiastique* de Samanoud (f^{os} 26 v^o-116 v^o) et les mots coptes d'un vocabulaire thématique (f^{os} 16 v^o à 208) ne déroulent sauf exception rare, que les mots coptes, là encore la place de l'arabe ayant été laissée en blanc. Cette scala inachevée, peu

⁵² Voir entre autres SIDARUS, *art. cit.*

⁵³ Elle s'organise en « portes », subdivisées chacune en « chapitres ». Par exemple, la deuxième porte concerne l'homme et est divisée en sept chapitres : 1^o de l'homme et de ses parties ; 2^o les mots qui ont un rapport à la langue, à la croyance et au culte ; 3^o les vertus et les vices, les qualités et les défauts ; 4^o les opérations de l'esprit et les mouvements de l'homme ; 5^o du rang, des occupations et des travaux ; 6^o de l'habillement, des vases, des ustensiles dont l'homme se sert dans les travaux et dans la guerre ; 7^o des maladies, des infirmités, des peines et des plaisirs. Tout en haut de l'échelle figure systématiquement tout ce qui touche à Dieu et à la création du monde.

⁵⁴ Les f^{os} 116 v^o-208 de la scala BnF Copte 77 (papier, 208 f^{os} XVI^e ou XVII^e siècle) forment en effet le parallèle des f^{os} 116 v^o-210 de la scala de Montpellier.

soignée, montre la méthode de copie qui était employée à l'époque, où copte et arabe étaient recopiés séparément, avec pour principe les deux tiers de la page réservés au copte, le dernier tiers, à droite, à l'arabe.

Ces ouvrages, ignorés par la plupart, sont d'un intérêt documentaire majeur, dans la mesure où ils marquent un seuil épistémologique dans la culture et les études coptes et furent à la base de l'apprentissage du copte en Europe, dès le XVII^e siècle : d'Athanase Kircher à l'égyptologue allemand Ludwig Stern (1846-1911), auteur de la première grammaire raisonnée du copte, en passant par Guillaume Bonjour et Champollion, lequel a travaillé sur la *Lingua Aegyptiaca* de Kircher, en y portant des annotations, et sur des *scalæ* de la BnF. Pas un savant qui n'ait travaillé sur ces ouvrages, qui servirent de catalyseur au déchiffrement des hiéroglyphes, la chaîne de la langue égyptienne, des hiéroglyphes au néo-égyptien, puis du démotique au copte, n'ayant jamais été interrompue.

Que ce soit dans la perspective du déchiffrement des hiéroglyphes, que ce soit pour des raisons linguistiques, un intérêt orientalisant, nous ne disposons toujours pas de catalogue général de ces œuvres pionnières, alors même qu'elles sont la source principale des grammairiens et lexicographes, du XVII^e au XIX^e siècle. Quasiment toutes inédites, on les évoque ici et là, on les décrit globalement. Pourtant, les thèmes de recherche ne manqueraient pas : épistémè de la grammaire copte, phonologie du copte médiéval, etc. Bien plus, elles soulèvent nombre de questions :

- Quels savoirs reflètent-elles, sont-elles le conservatoire par rapport aux textes qui nous ont été transmis, tout genre littéraire confondu ? Quelles démarches scientifiques et/ou sociales, religieuses, ont participé à leur formation ? Quelle est la part exacte des héritages (réels ou supposés), – égyptien, grec, arabe, – dont elles sont redevables ? Car elles ne représentent pas des créations ex nihilo. Que nous disent-elles de leurs auteurs et de leur milieu ?
- Érigées en « forteresses » du savoir, où la communauté ecclésiastique semble s'être substituée à la communauté générale, comment expliquer historiquement et socialement leur apparition au Moyen Âge, ainsi que la « fossilisation » et la « sacralisation » de celles-ci dès leur création et jusqu'à la fin du XIX^e siècle ?
- Pourquoi a-t-on ressenti le besoin de traduire des *scalæ* du bohairique en sahidique, alors même que la langue copte officielle est le bohairique depuis près d'un siècle ?

C'est grâce aux travaux de cette poignée d'érudits que le copte doit de n'être pas tombé dans l'oubli. Dans le manuscrit autographe de la grammaire de Champollion (1831), qui avait composé une grammaire et un dictionnaire coptes, on perçoit bien à quel point cette langue fut déterminante pour lui dans le déchiffrement des hiéroglyphes.

« Ceci termine ces prolégomènes. Quiconque y remarquera une erreur, qu'il la note et la corrige, et qu'en retour de ce service il obtienne la rétribution et la récompense qu'il mérite. » Tels sont les termes de la note figurant à la fin de la partie grammaticale de la scala de Montpellier, que je ne pouvais, bien modestement, que faire miens en cette occasion.

BIBLIOGRAPHIE

- AUFRERE (S. H.), « Aperçu » 2019 = « Aperçu de l'Égypte des apothicaires et des médecins de Montpellier », dans ROUVIERE (L.) (éd.), *Des Pyramides au Peyrou. L'Égypte ancienne à Montpellier*. Actes du colloque du 18 octobre. Société Archéologique de Montpellier – Palais Jacques Cœur et des Trésoriers de France sous la dir. scientifique de F. SERVAJEAN et de S. H. AUFRERE (CENiM, 21), Montpellier, Centre François-Daumas, p. 13-30.
- « Lutte » 1999 = La lutte dans l'Europe des érudits pour les *scalae* copto-arabes... La redécouverte de la langue copte aux XVI^e et XVII^e siècles », dans AUFRERE et BOSSON (éd.), *Égyptes...*, p. 91-108.
- AUFRERE (S. H.) et BOSSON (N.), « Bonjour vs Kircher » 2003 = « *De Copticae Guillelmi Bonjourni grammaticæ criticis contra Athanasium Kircherum*. La naissance de la critique de l'*Opera Kircheriana Coptica* », dans CANNUYER (C.) (éd.), *Études Coptes VIII* (CBC, 13), Lille/Paris, p. 5-18.
- (éd.), *Égyptes...* 1999 = *Égyptes... L'Égyptien et le copte*, livre-catalogue de l'exposition, musée archéologique de Lattes, 3 juin - 31 octobre 1999, Lattes, Imago.
- *Bonjour* 2005 = *Guillaume Bonjour. Elementa linguæ Copticæ. Grammaire inédite du XVII^e siècle* (CahOr, 24), Genève, Cramer.
- BOSSON (N.), « *Scalae* » 1999 = « “*Scalae*” coptes. Paradoxe d'une langue qui se fossilise », dans AUFRERE et BOSSON (éd.), *Égyptes...*, p. 109-119.
- « *Bonjour* » 2004 = « Guillaume Bonjour, *Elementa Linguæ Copticæ seu Ægyptiacæ* : première grammaire scientifique de la langue copte », dans IMMERZEEL (M.), VAN DER VLIET (J.), VAN ZOEST (C.) (éd.), *Coptic Studies on the Threshold of a New Millenium. Proceedings of the Seventh International Congress of Coptic Studies. Leiden, August 27 - September 2000* (OLA, 133), Louvain, Peeters, p. 39-58.
- CAMES (G.), « Trésor » 2004-2005 = « Un trésor manuscrit carolingien à la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier », *Études héraultaises*, 35, p. 15-36.
- DEPUYDT (L.), « Glosses » 2001 = « Glosses to Jerome's Eusebios as a Source for Pharaonic History », *CdE*, 76, p. 30-47.
- DES GUERROIS (C.), *Le Président Bouhier* 2020 = *Le Président Bouhier, sa vie, ses ouvrages et sa bibliothèque* (éd. 1855), Paris, Hachette BnF.
- DULAURIER (É.), *Catalogue* 1849 = *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques des Départements*, tome 1, publié sous les auspices du ministre de l'Instruction publique Guillaume Libri, Paris, Imprimerie Nationale, p. 360-364 et 728-739.
- DULIEU (L.), « Prunelle » 1981 = « Prunelle à Montpellier », *RHS*, 34, n° 1, p. 59-69.
- GODEFROY (J. -E.), *Bénédictins* 1918 = *Les bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, Champion.

- HARMAND (M.), *Notice* 1844 = *Notice sur la bibliothèque de Troyes* (Extrait de l'*Annuaire de l'Aube* [1845]), Troyes, Imprimerie de Bouquot.
- LEROY (P. -E.), *Saumaise* 1983 = *Le dernier voyage à Paris et en Bourgogne, 1640-1643, du réformé Claude Saumaise*, Amsterdam/Maarsen, APA-Holland Un. Press.
- KHOUZAM (F.), *Ms copte 44* 2002-2006 = *La langue égyptienne au Moyen Âge. Le manuscrit Copte 44 de Paris de la Bibliothèque nationale de France*, vol. 1 (f^o 1-47v^o), Paris, L'Harmattan [2002] ; vol. 2a (f^o 47v^o-86v^o) [l'auteur est décédé avant d'avoir pu éditer les derniers folios du codex, f^o 87r^o-119v^o], Paris, L'Harmattan [2006].
- LORBLANCHET (H.), « Bibliothèque » 2007 = « La Bibliothèque Universitaire de médecine de Montpellier », *BASLM*, 37, p. 85-90.
- MALLON (P. A.), « Savants » 1906-1907 = « Une école de savants égyptiens au Moyen Âge », *MUSJ*, 1 [1906], p. 109-131 ; 2 [1907], p. 213-254.
- « Catalogue » 1910 = « Catalogue des *scalæ* coptes de la Bibliothèque nationale », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth*, 4, p. 57-90.
- MUNIER(H.), *Scala 44* 1930 = *La scala 44 de la Bibliothèque nationale de Paris. I. Transcription* (BdE coptes, 2), Le Caire, Ifao.
- NIEPCE (L.), « Mss. de Lyon » 1879 = « Les Manuscrits de Lyon. VI. Manuscrits lyonnais à la bibliothèque de Faculté de Médecine de Montpellier », *Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, 9, p. 297-484 : p. 442-448.
- PAPILLON (Feu M. l'abbé P.), *Bibliothèque* 1745 = *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 2 vol., tome second (M-X), Dijon, F. Desventes.
- PEIGNOT (G.), « Souvenirs » 1836 = « Souvenirs relatifs à quelques bibliothèques particulières des temps passés : La bibliothèque du P. Bouhier à Dijon », *Revue de la Côte-d'Or et de l'ancienne Bourgogne*, 1, p. 165-183 : p. 167-175.
- RON SIN (A.), *Bibl. Bouhier* 1971 = *La Bibliothèque Bouhier. Histoire d'une collection formée du XVI^e au XVIII^e siècle par une famille de magistrats bourguignons* (Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Dijon, 118), Dijon.
- SIDARUS (A.), « Lexicography » 1978 = « Coptic Lexicography in the Middle Ages. The Coptic Arabic *Scalæ* », dans McL. WILSON (R.) (éd.), *The Future of Coptic Studies*, vol. 1, Leyde, Brill, p. 123-142.
- « Lexiques » 1990 = « Les lexiques onomasiologiques gréco-copto-arabes du Moyen Âge et leurs origines anciennes », dans GÖRG (M.) (éd.), *Lingua Restituta Orientalis. Festgabe für Julius Assfalg* (ÄAT, 20), Wiesbaden, Harrassowitz, p. 348-359.
- « Contribution » 1999 = « Contribution des *scalæ* médiévales à la lexicologie copte », dans EMMEL (S.), KRAUSE (M.), RICHTER (S. G.), et SCHATEN (S.) (éd.), *Ägypten und Nubien in spätantiker und christlicher Zeit. Akten des 6. Internationalen Koptologenkongresses, Münster 20.-26. Juli 1996*, 2 vol. (SKCO, 6/2), vol. 2, Wiesbaden, Harrassowitz, p. 390-404.

- « Medieval Coptic Grammars in Arabic » 2001 = « Medieval Coptic Grammars in Arabic : The Coptic Muqqadimāt », *JCS*, 3, p. 63-79.
 - « Modèle » 2020 = « Le modèle arabe en grammaire copte. Une approche des muqqadimmat copto-arabes du Moyen Âge », *Histoire Épistémologique Langage*, 42, n° 1, (*La grammaire arabe étendue*) (<https://journals.openedition.org/hel/510>).
 - « Onomastica » 1990 = « Onomastica Ægyptiaca : la tradition des lexiques thématiques en Égypte à travers les âges et les langues », *Histoire Épistémologique Langage*, 12, n° 1, p. 7-19.
 - « Tradition » 2000 = « La tradition sahidique de philologie gréco-copto-arabe (manuscrits des XIII^e-XV^e siècles) », dans BOSSON (N.) (éd.), *Études coptes VII. Neuvième Journée d'études, Montpellier 3-4 juin 1999* (CBC, 12), Paris / Louvain, Peeters, p. 263-304.
- VIAL (M.), *Prunelle* 2003 = *Gabriel Prunelle (1777-1863) : médecin, bibliophile et érudit à l'origine de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier*, dans *Histoire des bibliothécaires*, Lyon.
- VOLKOFF (O. V.), *Recherche* 1970 = *À la recherche des manuscrits en Égypte* (RAPH, 30), Le Caire, Ifao.
- WISSA WASSEF (C.), *Pratiques* 1971 = *Pratiques rituelles et alimentaires des Coptes* (BdE coptes, 9), Le Caire, Ifao.